

## LA PENSÉE

---

- I. — Des définitions de la pensée.
  - II. — Évolution à travers la série des êtres.
  - III. — Organisation des idées.
  - IV. — Des images mentales, de leurs caractères, de leur siège.
  - V. — La pensée consciente ou inconsciente.
  - VI. — Influence des poisons cérébraux sur la pensée.
  - VII. — De la nature de la pensée.
  - VIII. — Conclusions.
-

## DES DÉFINITIONS DE LA PENSÉE

---

Dans cette étude de la pensée, nous allons nous efforcer d'arriver à une conception suffisante des phénomènes qui la caractérisent. Tout d'abord, il nous semble utile d'en donner une définition :

*La pensée, c'est pour nous, l'expression la plus parfaite du travail psychique.*

Ce travail a pour point de départ, pour élément primordial, la sensation ou plutôt les sensations successives qui s'associent et s'organisent dans le cerveau, en y laissant des résidus. *Dans ce travail, nous pouvons considérer deux phases :*

*1<sup>o</sup> Phase d'association des sensations, formation des idées simples, concrètes.*

*2<sup>o</sup> Phase d'association des idées simples, c'est-à-dire enchaînement des idées, raisonnement, jugement.*

Jetons un coup d'œil sur les définitions de la pensée qui ont été données par différents auteurs : D'après *Littré*, « le mot pensée a deux sens, l'un actif, l'autre passif ; dans le premier cas, il désigne l'acte par lequel l'individu pensant concentre l'ensemble ou une partie de l'entendement sur l'objet. L'encéphale est l'organe de la pensée. C'est abstractivement que l'on parle de la pensée comme d'une chose pouvant être séparée du cerveau ; il n'existe en fait que des êtres pensants et non

une seule sorte de pensée. » Littré, d'ailleurs, ajoutait : « C'est une manière d'agir propre à ces tissus (aux tissus cérébraux), qui a pour condition d'accomplissement l'existence des éléments anatomiques dans tel ou tel état que maintient la nutrition et qui suppose la nutrition, mais en est distincte. »

Comme nous le verrons au cours de ce chapitre, la première partie de cette définition ne peut nullement nous convenir ; elle fait de la pensée un acte voulu par un *être pensant*, en d'autres termes par la pensée elle-même. Elle semble faire de la pensée une cause et non un effet, une conséquence, un résultat.

Pour M. Beaunis (*Nouveaux Éléments de physiologie humaine*, p. 797, t. II), les idées, éléments constitutifs de la pensée « ne sont que des rapports entre des perceptions (actuelles ou remémorées) ; elles supposent l'existence préalable de *sensations*, la *sensation* est donc l'élément initial de l'intelligence. Ces idées peuvent être individuelles, particulières ou bien générales, abstraites ; mais les idées générales ne sont, suivant l'expression de Berkeley, que des idées particulières annexées à un terme général qui leur donne une signification plus étendue et qui réveille à l'occasion, d'autres idées particulières semblables. »

Dans un volume récent (*la Vie et la Pensée*, Paris, 1893), M. Julien Pioger écrit :

« Quant aux conditions mêmes du phénomène de la pensée, on ne pensa même pas à s'en enquérir ; la pensée fut décrétée d'essence psychique, faculté de l'âme. Dès lors à quoi bon chercher des lois à un phénomène qui avait sa seule explication possible dans ce mot fatidique de « faculté », qu'on n'avait même pas besoin de songer à expliquer puisque, l'âme étant d'essence surnaturelle, divine, il n'y avait pas lieu de lui supposer des conditions ni dépendances ? Aussi les essais de conception et d'explication naturelles, expérimentales, de la pensée furent-ils toujours accueillis des orthodoxes avec un dédain profond et un défaut de compréhension que nous retrouvons

encore de nos jours dans la plupart des esprits étrangers aux méditations scientifiques. »

Enfin, d'après M. Ch. Richet : « L'idée ou image est la mémoire d'une ou plusieurs sensations simples ou associées. L'idée simple est la reproduction, le souvenir, d'une sensation antérieure ; par exemple, j'ai vu tout à l'heure la Seine et maintenant j'ai l'idée de la Seine qui se présente sous la forme d'une image analogue à la sensation antérieure. » (*Essai de psychologie générale*. F. Alcan, 1898, p. 148.)

En résumé, selon ces définitions, la pensée est une manière d'agir propre à certains tissus ; elle dérive de relations entre des sensations actuelles ou remémorées ; elle est une fonction de sensibilité.

Du moment que les idées ont pour siège la couche de substance grise corticale, il semble certain à première vue que plus un cerveau sera volumineux, plus la quantité de sa substance grise sera grande, plus la qualité et la coordination de ses cellules seront parfaites, mieux il pourra travailler psychologiquement, mieux la pensée s'élaborera facilement.

Nous avons vérifié cette assertion dans nos chapitres consacrés à l'histoire et à la psychologie comparée. Nous avons vu le parallélisme entre la quantité et la qualité du cerveau d'une part, et le développement ou la puissance de travail, c'est-à-dire d'élaboration psychique, d'autre part. Nous avons constaté que chez les êtres inférieurs, il n'existait que l'acte réflexe automatique ou instinctif, mais qu'à mesure que l'on s'élevait dans la série des êtres, des idées apparaissaient d'autant plus nettes et claires, d'autant plus conscientes, d'autant mieux adaptées à leur objet que l'on se rapprochait du sommet de l'échelle.

Nous avons également observé qu'en même temps que la conscience des actes accomplis par les animaux se développait, il se produisait chez eux, à qui l'on a renié si longtemps la faculté de penser, des associations d'idées vraiment surpre-

nantes. Rappelons ici l'exemple du chien de berger que nous avons précédemment cité dans notre chapitre de psychologie comparée.

Nous verrons en outre que sous l'influence des poisons cérébraux, ils sont soumis aux mêmes images mentales, aux mêmes hallucinations que les êtres humains. La pensée chez les animaux subit donc la même loi que celle qui régit la genèse et l'association des idées chez l'homme ; elle est de même nature, mais, comme pour nos frères inférieurs le champ d'élaboration est considérablement diminué, il est de toute évidence que la pensée y sera très médiocre, comparée à celle des grands cerveaux humains.

---

Comment pouvons-nous concevoir l'organisation de l'idée dans les différents centres du cerveau ?

Nous avons vu dans notre chapitre d'anatomie et de physiologie, qu'il y avait dans cet organe des départements distincts pour des sensations différentes : les lobes occipitaux pour les sensations et les images visuelles ; la première circonvolution temporale pour les sensations auditives ; la circonvolution de l'hippocampe pour le goût, et la partie antérieure de cette même circonvolution pour l'olfaction ; enfin que les images motrices d'articulation avaient pour siège le pied de la troisième circonvolution frontale gauche. Nous avons vu en outre avec *Flehsig* que les centres de projection sont des centres de sensibilité générale et spéciale qui occupent un tiers seulement de la surface du cerveau : « Ces centres sont affectés par les sensations qu'ils perçoivent, ils réagissent par des mouvements d'habitude, adaptés à des fins, coordonnés » (p. 849). — « De chaque sphère sensitive ou sensorielle, rayonnent dans les centres d'association des systèmes d'association, si bien que ces faisceaux, partis des sphères tactiles, visuelles, olfactives, acoustiques, etc., affluent et se rencontrent dans ces centres » (p. 851).

Nous avons vu de même, comment les excitations externes,

mettant en branle notre système nerveux, se transmettaient au cerveau sous forme d'ondes avec une vitesse, que l'on a essayé de déterminer, pour venir exciter ces différents centres.

Si de ces données d'anatomie et de physiologie nous rapprochons les données des philosophes et des savants sur les idées et l'association des idées, telles que celles :

D'*Aristote* : « L'être, s'il ne sentait rien, ne pourrait ni rien savoir ni comprendre. — Point de pensées sans images, sans sensations, sans nutrition. »

De *Buffon* : « L'idée, l'idée concrète au moins, est une collection ou plutôt une association de sensations. »

Et d'*Herbert Spencer* (*Principes de psychologie*, t. II, p. 499) : « Un autre élément d'importance égale entre dans la conception. Ce qui pour notre pensée constitue un corps, c'est ce qui relie d'une manière permanente ces états vifs infiniment variés que nous donne le corps, quand nous changeons par rapport à lui et quand il change par rapport à nous. »

« Lorsque, dans l'examen de l'argumentation de Hume, nous recherchions ce qu'il entendait en affirmant l'existence des impressions, et en concluant que les impressions et leurs copies faibles, les idées, sont les choses connues qui existent, nous avons trouvé que les impressions n'ont d'existence que dans un sens tout à fait différent du sens ordinaire. Si nous remarquons comment la quantité innombrable d'impressions différentes que nous apporte un objet duquel nous nous approchons, ou autour duquel nous tournons, changent d'instant en instant, nous voyons que, si un de ces états de conscience vifs, ou un groupe de ces états, doit être regardé comme ce qui existe, l'existence est alors synonyme d'absence de persistance. »

« Ici, par contre, nous avons à remarquer que ce qui persiste et ce qui par conséquent doit être dit exister, c'est le nexus de ces apparences toujours changeantes. Je marche autour d'un petit objet ou, s'il est de petite dimension, je le retourne dans ma main ; et des taches de couleur diversement conformées et des autres états de conscience notables qu'il me fournit, pas un ne